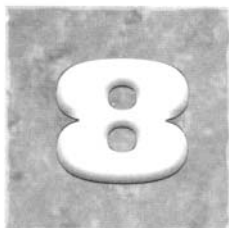


CRÉTEIL



Mars 2005



2 Le « père » de Mimi

3 La colo
de la drôle de guerre

32 La petite fille
à la poupée

35 En flânant
dans la grande rue

38 La fontaine,
près du chemin vert

40 Hommage à
Claude Nougaro

42 Louis Guillaume
à Créteil

44 Promenade au Buisson

45 Les aventures
du colombier

SE RACONTE

Le « père » de Mimi

Dans Créteil se raconte n° 7, a été publié un texte intitulé « Mimi ». Mimi fait décidément tourner toutes les têtes puisque la rédaction en a attribué, par erreur, la paternité à Paul OLIVIERI. C'est en fait Michel CARTIER qui est l'auteur de ce texte plein de charme, de tendresse et d'humour, qui fait suite aux premiers souvenirs dont il nous avait fait part dans le n° 6 de la publication.

La rédaction prie les deux auteurs et les lecteurs de bien vouloir l'en excuser.

La colo de la drôle de guerre

15 juillet 1939 – 17 juillet 1940

« Colonie de vacances de la Ville de CRETEIL » : c'était pas seulement inscrit sur une plaque murale à main droite du perron du château de Loquéran à AUDIERNE, c'était gravé, pour l'immortalité de leur enfance, dans la mémoire des mômes qui eurent le bonheur d'y séjourner. Longtemps après, à ces anciens jeunes, ça leur fait encore plisser les rides de contentement quand ils chavirent dans le pêle-mêle de leur autrefois : les tartines de gelée de coing, l'acide du mistral gagnant, le roudoudou salé, les caprices de la Sergent Major qui fuitait l'encre violette, les hannetons captifs en bout de fil, la colo à AUDIERNE...

Pendant des décennies, pour des centaines et des centaines de jeunes Cristoliens, les rêves de vacances, entêtés comme des ciels de traîne bretons, s'amarrèrent aux ardoises du Château de Loquéran, se griffèrent aux mâtures des thoniers sur le port d'AUDIERNE, flottaient sur les carcasses des bateaux gisants dans leur cimetière du Goyen, se salaient sur les dunettes de la plage.

La colo d'AUDIERNE : c'était rien bien, du magique en bouquet. AUDIERNE, presque plus loin que le soleil couchant ; d'ailleurs, Finistère...

*Été 1939 :
comme chaque année,
à l'initiative
de la municipalité,
de jeunes cristoliens
partent en colonie
de vacances
dans le château
de Loquéran,
à Audierne,
en Bretagne.
Ils ne savent pas encore
que ces vacances-là vont
devenir inoubliables...*





Été 1939. Comme tous les ans, il y eut branle bas de jeunesse dans le château : quatre vingt drôles, commandés par Monsieur BASILLE, le Directeur de l'école Victor Hugo, encadrés par Monsieur Clément GUYARD, instituteur, François DESMONT, moniteur de sport, Lucien LECHAT, factotum et tous ces messieurs avec leurs femmes qui faisaient ronronner la grande maisonnée.

Depuis le 15 juillet, la ruche n'en finissait pas de bourdonner ses joies : sport, veillées, chansons, grands jeux, baignades, travaux manuels et, pour faire le complet folklore colo, les interminables siestes réparatrices et les batailles de polochons dévastatrices. Fin août 1939, on entrait, sans impatience de retour, dans la dernière quinzaine de colo ; on commençait quand même à envisager le temps de la revoyure de Créteil et d'aller s'y faire câliner par les parents.



1^{er} septembre 1939 : l'Allemagne envahit la Pologne.
« C'est grave ! » dirent le directeur et l'instituteur.

3 septembre 1939 : la France déclare la guerre à l'Allemagne. « C'est très grave ! » dirent les maîtres à bérêts.

Mais la guerre, quand on ne voit pas les uniformes s'activer, c'est très loin.

5 septembre 1939 : pendant la pause du matin, le château s'embrase : « Monsieur DESMONT, il part à la guerre ! Monsieur DESMONT, il part à la guerre ! ». Ça se met à piailler suraigu dans le dortoir des mouettes, à vibrionner dans les couchoirs des petits mâles et bientôt, à débouler dans les couloirs, à cavalcader dans le grand escalier et finalement, à se fracasser en silence, dans le hall, où François DESMONT, le moniteur de sport, était abîmé dans la contemplation perplexe du petit bleu qui lui signifiait son ordre de mobilisation.

Monsieur DESMONT partit le jour même pour rejoindre son régiment, puis la ligne MAGINOT. Les enfants ne l'imaginaient pas volontiers troquant, sans grimacer, son short et ses espadrilles contre un uniforme et des godillots de biffin ; en revanche, ils pensaient que les allemands auraient fort à faire avec ce sportif qui n'allait pas s'en laisser conter...





*M. Desmont
et M. Basille*

Pendant quelques temps, les petits vacanciers furent un peu en panne de pratique sportive, mais il ne restait plus qu'une poignée de jours à occuper avant le retour à Créteil, et puis, il restait toujours les grappes de filles à chahuter pendant les temps libres et ça, c'était de la bonne occupation qui ne lassait jamais.

On entra bientôt dans la préparation fébrile du départ : l'idée du retour encoquinait les têtes et faisait partir les éclats de rire en fusées.

11 septembre 1939 : on était en plein bourrage des valises et sacs à paquets lorsque, en fin de matinée, Monsieur BASILLE, le Directeur, convoqua toute la colonie au réfectoire pour y faire une grande annonce solennelle.

On joue les prolongations.

Les « Autorités Supérieures », avec l'accord du Conseil Municipal de Créteil avaient décidé que les enfants dont les familles n'étaient pas fermement opposées à cette décision prise dans leur intérêt, resteraient à AUDIERNE quelques temps encore : le temps que se décantent des évènements gravissimes, bien inquiétants.



La colonie comptait soixante quatorze pensionnaires ; dix-huit garçons et dix-neuf filles restèrent en Bretagne avec leur encadrement, pour vivre une belle rallonge de vacances, une surbolée de bon air marin, un surcroît de séjour gratuit pour les familles, puisque l'Etat, en matière de mesure d'accompagnement, avait décidé d'octroyer six à dix francs par jour et par enfant pour assurer leur entretien.

Sans vraiment crier : « Youpi ! » mais sans vrai désarroi donc, une quarantaine de colons débourra les paquetages pour rebourrer les armoires.

L'absence de claires perspectives de retour n'affecta pas excessivement le moral des petits châtelains : car les enfants de cet autrefois-là ne prenaient pas les têtes des adultes avec leurs caprices et leurs états d'âme ; ils ne discutaient pas les décisions et savaient que tous les moments de la vie ne pouvaient pas toujours avoir le bon goût des bonbons.

Et pour l'heure, c'était pas si compliqué que cela : septembre était flamboyant ; ils avaient droit à du rab de vacances, du rab de cantine, du rab de plage, du rab de promenades au pas chanté, du rab de facéties... A Créteil, les copains et les copines avaient fait leur rentrée à l'école depuis plus de deux semaines ; ici, on





Audierne, 1939

coulait du temps de bon temps, un vrai été indien en Armorique, mais on sentait, confusément, que ce n'était pas inscrit dans la durée.

Loin, là-bas, à Créteil, le soir du 9 octobre 1939, le Conseil Municipal avait pris acte des doléances de Monsieur BASILLE, à qui la Préfecture de QUIMPER remboursait avec retard les sommes qu'il avançait pour faire vivre la communauté, avait annoncé que les petits réfugiés allaient reprendre leur scolarité à l'école publique d'AUDIERNE et qu'une somme de 200 francs était attribuée pour l'organisation d'une fête de Noël au Château de Loquéran. Ça sentait le sapin avant le sapin, on était bel et bien inscrit dans la durée...

Pendant plusieurs jours, cette nouvelle remplit le ciel de nuages un peu poisseux et les petits crânes résonnèrent de supputations qui s'entrechoquaient ; bref, on restait. Il fallait continuer à danser, mais sur quel pied ?



Équipées nocturnes

Pire que pire : comme l'imaginaire enfantin postait des brutes de sentinelles allemandes casquées, bottées, dans tous les interstices et recoins du Château, les petits gars de Créteil, pourtant bien farces et même, pour certains un peu canailles, perdirent le goût des batailles de corsaires dans les carcasses des bateaux de pêche désarmés qui agonisaient sur la rive du Goyen et plus grave encore, le goût des expéditions nocturnes dans les dortoirs des filles ; un signe patent de pas bonne santé du mental.

Mais, au bout de quelques nuits occupées exclusivement à dormir, le rite des virées nocturnes occasionnelles reprit sans rien sacrifier aux règles coutumières.

Lorsque, bien après le crépuscule, quand on ne pouvait plus confondre chien et loup, que les moniteurs se faisaient bien gisants sonores dans leurs niches et tanières, arrivait le temps de l'audace inouïe, de la grande griserie. Descendre vers le dortoir des filles, marche après marche, rapetasser son ombre dans l'ombre circonspecte de son suivant, se faufiler entre les belles endormies, tirer au hasard une natte ou un oreiller, ébranler un lit et s'enfuir en cognant des ombres



nuiteuses et maléfiques sur les murs : c'était le truc mortel absolu qui faisait perler des sueurs glaçantes ; un grand moment frissonnant à faire saliver les souvenirs pour l'éternité de la mémoire de l'enfance.

Sans évoquer le plus fort du plus fort, la jouissance dans la jouissance juvénile qui consistait, après bien des soirées de conspirations sous les couvertures, à laisser entendre aux filles que, pas plus tard que dans bientôt, on allait entrer dans la proche imminence d'une descente dans leur dortoir...

Enfin, c'était quand même un peu rare, en raison de la prise de risques, car il se disait de certaines filles, qu'au moins autant qu'être des pisseuses, elles étaient des bavardes qui, de trouille, auraient pu cracher le morceau et désourdir le complot.

A l'école, donc.

En avant toute, donc, vers l'école d'AUDIERNE, où le quart de l'effectif passera le certificat d'études en juin 1940, en avant toute pour deux défilés quotidiens : un aller, un retour. On déjeunera à la cantine de l'école, en raison de l'éloignement du Château, en avant toute vers l'école d'AUDIERNE mais pas sans montrer patte blanche sanitaire.



La visite médicale, ça ne changea pas de Créteil, sauf que c'était pas Madame TORDEUX, l'infirmière-assistante sociale de Victor HUGO qui allait se charger de la fouille des cheveux, mais une bretonne en blouse blanche. Elle était souriante : les colons étaient gagnants !

Le pou, c'est une petite bestiole noire qui fait peur ; tellement crochetue qu'elle prend un x au pluriel ; Madame TORDEUX, elle, c'était déjà au singulier... Mais c'est aussi un mot qui fait monter des envies irréprouvables de se gratter la tête rien qu'en le prononçant. D'ailleurs, on disait les « totos » et c'était magique parce que ça gratouillait moins.

En fin de contrôle, il n'y eut personne à décontaminer, pas de chevelure à tailler, pas de tête à enturbanner après saupoudrage à la « Marie Rose » : l'honneur des petits parisiens était sauf et c'était de bon augure pour leur intégration sur les bancs de l'école au milieu des petits bretons.

Parentèses flibustières

En contrebas de la route qui menait au Château, sur la rive bâbord du Goyen, s'étendait le plus fabuleux onirique parc de jeux, que même des cerveaux américains





*Le cimetière de bateaux
et la vallée du Goyen*

n'auraient pas pu imaginer : un mouiroir pour bateaux de pêche.

En un inextricable pêle-mêle, des dizaines et des dizaines d'anciens trimardeurs des mers, dûment immatriculés, mais devenus tricards sur l'eau salée, étaient amarrés, ancrés et reposaient, effarés et hagards sur un lit de vase spongieuse.

Deux fois par jour, à chaque flux, les vieilles carcasses des agoniques étaient provoquées et revisitées par des émissaires de leur ancien complice : l'océan. Des vagues lourdes et molles, lestées de varech, de bois mort, de goémons, venaient mousser d'écumes leurs étraves et battre les tempes de leurs proues.

Cette digue qui agitait des boues verdâtres semblait leur dessiner des sourires nauséux.



Les temps de tempête faisaient couiner de rage les étambots perclus, les vents furieux faisaient râler les moignons des misaines, s'engouffraient dans les cabines de pilotage béantes, mugissaient entre les coques à claire voie de l'hospice batelier.

Les grandes marées velléitaires des équinoxes tentaient de submerger la rive, elles ébranlaient les vieux ponts ; en les soulevant, elles laissaient entrevoir aux vieux navires, le rêve insensé d'une rupture d'amarre, d'un ultime voyage sans gouvernail et sans équipage.

Mais cette dinguerie d'espérance était toujours remise à la fureur du déchaînement tempétueux suivant.

Les très vieux bateaux ne sortaient pas indemnes de ces coups de boutoir des apocalypses océanes ; ils se faisaient arracher par lambeaux leurs restants de splendeur : des bouts de cordage, des morceaux de leur squelette en bois, des pièces de ferraille rouillée.

Vain acharnement, détestable décharnement : leurs nez envasés profond, les vieux bateaux restaient au piquet...

Le spectacle de ces déchaînements marins explosait les yeux des enfants sans les faire rêver.

Ce qui les faisait rêver, les gosses, c'était la marée basse, bien plate et pas méchante, quand les vieux patriarches des mers reposaient tranquilles sur leurs bedons de retraités et s'offraient en merveilleux terrains de jeux.



Partir en virée au cimetière des bateaux, pour les petits colons, c'était comme recevoir en milieu de semaine, un dessert de gâteau de dimanche, c'était se remplir d'une double tartine de confiture à quatre heures, c'était sentir couler le bon goût d'un bol de chocolat en rab.

Les petits parisiens testaient leur pied marin sur les ponts vermoulus, puis s'enhardissaient ; très vite, ils jetaient des grappins virtuels, hurlaient des abordages en brandissant leurs armes sculptées à l'Opinel.

Les épaves savaient chahuter l'imaginaire des enfants et leur stimuler la tripe flibustière.

Le jus de bonheur, il coulait surtout aux tempes des garçons parce que pour les filles, c'était comme dans les films : prises de bonne fortune, elles passaient l'essentiel du temps des combats, sur le pont, prisonnières ficelées au grand mât.

Elles auraient pu finir en fond de cale en attendant le paiement d'une rançon, mais les échelles qui conduisaient aux cales n'avaient plus de barreaux, les cales fuyaient et, de toutes façons, pour les rançons, les coffres de pièces d'or manquaient.

Les combats des petits parisiens, c'était le cauchemar des mouettes siesteuses. La fureur sonore et tressautant des flibustiers les chassait des mâts ; furibardes, elles klaxonnaient leur courroux, nuageaient des duvets





64 AUDIERNE Le Château de Loquéran - La Colonie de vacances

d'effroi sur les combattants et filaient, penaudes, en quête de perchoirs plus propices à leurs méditations poissonnières.

Un vieux marin nostalgique et désœuvré, bouffé au moral par ses autrefois embarqués, traînait souvent son ciré dans les alentours du cimetière. Il était parfois taciturne et baladait son regard silencieux au-dessus des vestiges, mais parfois, la casquette en mal d'embruns, il titubait ses fonds de verres et régurgitait ses pêches, ses tempêtes, ses pagailles marines...

Il contait, contait, contait, à gonfler de béatitude les mirettes des mômes et les faire palpiter d'envie d'aller en tâter avec les mers.

Bien sûr, il aurait été corsaire... mais c'était quand même du grand époustouflant.

Les abordages étaient aléatoires. Ils obéissaient aux dures lois des batailles nautiques ; ils produisaient des vainqueurs et des vaincus. La moitié des pirates hurlait sa joie sur les ponts, l'autre moitié fulminait sa déconvenue dans la vase.

La rive du Goyen, à marée basse, c'était un fameux borbier amazonique ; la vase faisait aux vaincus



pataugeurs des bandes molletières obstinées. Il n'était pas question de pénétrer dans le Château sans un sévère dégrassement, or, la vase du Goyen, non seulement elle puait la vase pas moins que partout ailleurs, mais elle collait, sangsue végétale définitive, comme nulle part ailleurs.

Ça n'empêchera pas, un autre demain ou un autre après demain, les gamins d'aller faire éclore leurs rêves.

Froidures, Froidure...

Le Château de Loquéran en 1939, il était doublement d'avant guerre, comme on a toujours dit des lieux, gens et choses en déphasage temporel avec la modernité de leur époque ; ni eau courante, ni électricité, ni chauffage...

Les grands, les 13-14 ans, celles et ceux du certifié étaient quotidiennement de corvée d'eau. Une noria alerte et bien bourrique entre la source et le château, un chemin d'ustensiles à eau. « Un kilomètre à broc, ça use, ça use... » pas moins qu'un kilomètre à seau...

Dans le grand escalier, dans les chambres, pour lutter contre les pénombres angoissantes, des loupiottes à huile, des bougies piquées sur leurs coupelles d'écorce, faisaient sur les murs un vrai cinéma d'ombres



flageolantes, trembleuses et bien chinoises, à empêcher de faire dormir les yeux.

Fort inopportunistement et ce n'était pas forcément la faute aux Allemands, il se fit en 39-40 en Bretagne un hiver grelotteur jusqu'à friser de farine de glace les rives du Goyen. Cette année-là, en quelques jours, l'hiver vint s'installer sournoisement, alors que l'automne n'avait même pas eu le temps de commencer à défeuiller les forêts d'alentour.

Un vilain coucou dans le nid de l'automne, que cet hiver détestable avant l'heure et d'autant plus méchant dans cette opération « ôte toi de là que je les gèle » que les enfants de Loquéran n'étaient pas équipés pour affronter la moindre froidure.

Il fallut, dans l'urgence, organiser la résistance, doter le Château de quelques poêles, activer les deux cheminées et demander aux familles d'aller déposer en Mairie de Créteil, pour expédition, des ballots salvateurs contenant : pull-overs, capes, galoches, gants, écharpes, brodequins, manteaux, chaussettes de laine... Sur sollicitation de Monsieur le Maire, l'hôpital intercommunal compléta l'envoi par un prêt de soixante couvertures.

Le Château de Loquéran, cette folie météorologique, ça le chagrinait très fort, il savait accueillir pour des



quartiers d'été, mais il était fermé le reste de l'année ; chauffer ses habitants, il ne savait pas faire.

L'encadrement, tous azimuts, organisa la lutte. Il fallut multiplier les promenades toniques et utilitaires : les enfants ramassèrent et fagotèrent des brassées de bois mort pour faire ronronner les deux cheminées et quatre poêles.

Ces moyens de chauffage étaient gloutons et pas bien reconnaissants, ils se gointraient d'offrandes mais les restituaient chichement en bons moments de chaleur, et ils obligeaient à pousser les corvées de bois de plus en plus loin.

Il fallut se réfugier longuement dans le réfectoire et la grande cuisine qui étaient les seuls lieux bien chauffés et c'était bien bon car les maîtres y complétaient la classe par des lectures cavalcadantes qui échauffaient bien les imaginations : Quentin DURWARD, le Vicomte de Bragelonne, les trois Mousquetaires...

Il fallut sustenter solidement ; on multiplia les plats roboratifs qui tiennent au ventre et font rougeoyer les pommettes : pot-au-feu, potée, soupes épaisses, mais il fallut quand même continuer à mâchonner certains suppositoires de bouche : purée de pois cassés, beignets de morue ou de cervelle, betteraves rouges filandreuses...





Mme et M. Basille

Il fallut combattre la froidure extrême des dortoirs. Avec trois couvertures de laine, les petits esquimaux se fabriquaient des igloos, ils dormaient avec leurs chaussettes de laine, et les garçons, parce qu'ils étaient persuadés que Monsieur BASILLE et Monsieur GUYARD faisaient de même, faisaient dormir leurs oreilles sous leur bérêt.

Le plus dur, c'était de se déshabiller pour plonger dans les pyjamas : l'opération ne traînait pas.

Certains matins, en se rendant à l'école, les enfants ramassaient des grives raidies par le gel nocturne et les offraient à Monsieur GUYARD qui était friand de ces petits volatiles ; en manière de remerciement, l'ogre dégerçait ses lèvres d'un sourire.

Sauf pour ce maître gourmet, ce fut probablement le souvenir le plus âpre de l'ensemble de la longue épopée que celui de ce méchant froid polaire de l'hiver 39-40.



Quinzaine d'angoisse

A deux cents mètres du Château, une ferme de métayer abritait la famille PENNAMEN ; les parents, gardiens et leur marmaille bretonne, le plus souvent pêle-mêlée au troupeau des petits parisiens.

Au sortir de l'hiver, un des petits PENNAMEN présenta les symptômes d'une maladie moche : malaises, maux de gorge, fièvre, pouls accéléré, écoulement nasal... Diphthérie, le très redouté « croup » et pas seulement un mot pesteux comme pas deux qui créait de l'effroi... Le rapide et juste diagnostic du Docteur PENOAC'H, mit le Château en feu d'angoisse. Bien des bouffées d'angoisse et même bien plus parce que le méchant « croup » pouvait aller jusqu'à essaimer la mort.

La ferme où souffrait le petit archi contagieux fut isolée sévère, propulsée au lointain, sanitaire !... Des bidonnées d'eau de Javel furent utilisées pour traquer les microbes dans les moindres coins, recoins et au plus profond des interstices des parquets. On ne savait pas alors que c'était inopérant, mais c'était bien rassurant.

La bactérie saleté, la *Corynebactérium Diphteriae*, se transmet par les gouttelettes de salive émises par le sujet porteur ; en conséquence, pour la prendre à la gorge,



les habitants du Château, pendant deux semaines, vécurent au rythme de six gargarismes par jour.

Le furieux concert de gargouillements à tous les étages dura deux semaines. Les petits châtelains furent épargnés, mais un des petits PENNAMEN, contaminé, ne reparut plus, ni à l'école, ni au milieu des sarabandes enfantines.

Grande affliction partagée, ce drame fabrique le souvenir le plus triste du long séjour, le souvenir aux ailes de noirceur.

Écritures

Le samedi après-midi, il y avait encore comme une petite séance d'école, puisqu'il fallait écrire aux familles et que Madame BASILLE, Madame GUYARD et les instituteurs dirigeaient la manœuvre. La liste des événements marquants de la semaine était inscrite au tableau noir : les menus, les veillées, l'école, la douche, les promenades...

On pouvait dépasser un peu, mais pas écrire n'importe quoi car, avant collage au jus de langue, le contrôle de la rigueur orthographique imposait un examen des lettres par Monsieur le Directeur et mieux valait ne pas lui donner matière à se brûler la moustache avec son mégot.



On expédiait, on recevait aussi, enfin, pas forcément... Chaque soir, quelques minutes avant de dîner, les petits frelons attablés et pourtant bien affamés, cessaient de bourdonner leur appétit. Autour des soupières fumantes, il se faisait un silence têtu et Monsieur BASILLE entraînait dans le réfectoire avec une brassée de lettres à distribuer. C'était un moment atroce, jubilatoire et implosant, ça faisait les poitrines et leur contenu chahuter d'appréhension. Tous les regards se portaient sur le volume du courrier et chacun supputait ses chances de bonne fortune.

Pour ne pas effaroucher excessivement et faire monter la crispation, le Directeur avait renoncé à distribuer par ordre alphabétique, par ordre sexué, par ordre de naissance ou de sagesse ; il distribuait au hasard de la remise par le facteur, il distribuait imperturbable et grand comme un Père Noël nordique.

Le temps restait suspendu jusqu'à ce que la dernière enveloppe soit tendue : délivrance...

Il y avait des mains qui se tendaient souvent et d'autres qui restaient, obstinées, poings serrés, en rade en fond de poches. Il y avait des familles écrivaines et d'autres qui ne trouvaient jamais leurs mots pour tracer des pensées sur le papier à lettre.





La fête de Noël 1939

Pour ménager celles et ceux qui étaient le plus souvent oubliés, il était convenu que les heureux pouvaient approcher leur lettre des battements de leur cœur, mais qu'ils la liraient plus tard, après le dîner, dans leur petit coin à eux.

Les lettres du bonhomme Noël

Pour que les têtes des petits réfugiés soient un petit temps détournées du lointain horizon de leur banlieue et mises en fête, le Conseil Municipal de Créteil avait octroyé une subvention de deux cents francs pour les festivités de Noël.

La subvention produisit une grande effervescence et une impressionnante consommation de rouleaux de papier crépon coloré. Il se prépara et se déroula une fameuse veillée : des chansons mimées, des sketches grimacés, des parodies, des drôleries en cascades que les groupes avaient préparé en grand secret.



En fin de spectacle, le rideau dévoila un sol jonché de modestes cadeaux et surtout un gros sapin pansu aux branches piquetées d'étoiles dorées et de lettres des parents et, pour une fois : chacun la sienne, pas un oublié dans le bataillon.

Le Père Noël, cette année-là, il a beaucoup ressemblé au bonhomme facteur.

L'affaire s'était déroulée en plein jour, ce qui faisait l'économie d'une traque pour surprendre le Père Noël ; une opération d'autant plus délicate qu'il y avait un rigoureux couvre-feu à respecter à partir de l'heure d'aller faire dormir les yeux et que le Château avait deux cheminées.

Restait la grande interrogation : comment le Père Noël avait-il eu vent de cette concentration d'enfants si loin de leur cheminée familiale et comment avait-il pu collecter une lettre personnalisée pour chacun d'entre eux, quand, depuis des mois, certains d'entre eux étaient sans nouvelle de leurs parents.

Il s'apprit, bien plus tard, que la manœuvre avait été tramée par la bande à Monsieur BASILLE. Ces adultes bourrus sous leur carapace un peu rêche, ils avaient de l'authentique tendresse pour les mômes.

Par un courrier comminatoire, le Directeur avait exigé de tous les parents, l'envoi d'une lettre de Noël à leurs





*les enfants de la colo,
Noël 1939*

enfants. Ce que de l'autorité des maîtres de ce temps-là : aucune famille ne faillit...

Bien des missives se ressemblaient, quant à leur contenu parce que Monsieur BASILLE ne s'était pas contenté d'ordonner aux parents taiseux d'écrire à leurs enfants ; pour les aider, à moins que ce ne soit pour éviter des pagailles orthographiques et stylistiques qui auraient pu dérouter ses élèves, il avait quasiment expédié des modèles.

Pas grave, personne ne le sut, car les lettres restaient personnalisées par leurs écritures.

De toute façon, il n'y avait aucune prise de risque de confrontation des courriers : les lettres, c'était pas comme les fausses confidences sur les filles, ça se gardait dans le secret.

Tout au plus, les enfants les exhibaient en bout de doigts pour faire leur fiérot et bien vite, ils les enfouissaient fond de poche pour les relire dans les recoins quand ils avaient le cœur ou la caboche en parapluie.



D'ailleurs, il y avait des lettres pas montrables et même pas leurs enveloppes ; bricolées sur des coins de cuisine, certaines étaient constellées de larmes de pot-au-feu. Sûr que le Père Noël, tout autant que le bonhomme facteur, il avait dû grassement se poisser les doigts pendant les manipulations. Mais le bonheur, même quand il poisse, il poisse du bonheur.

Séquences de vivre ensemble

Sauf en se rendant à l'école, les enfants défilaient le plus souvent en chantant. C'était souvent très chouette et très entraînant ; c'était parfois lancinant... : « les kilomètres à pieds qui usent, qui usent, les kilomètres à pieds qui usent les souliers ! »... Enfin, pas moins que : « Ah, ce qu'on s'amuse ici, ah, ce qu'on s'amuse ici » que les clapets faisaient virer au sempiternel « Ah, ce qu'on s'emmerde ici (bis)... ».

En fait, ça dérapait souvent si bien que les gens d'AUDIÈRNE avaient fini par baptiser la chorale ambulante «le bataillon des emmerdés». Rien que du bien débonnaire, car les mamans bretonnes, ça les peinait bien de savoir que ces petits parisiens étaient des orphelins temporaires. A Loquéran, le dimanche se préparait dès le samedi après la sieste ; il fallait aborder le jour chômé et pour beaucoup



le temps de la messe en état de propreté corporelle supportable par tous : les colons allaient donc se décrasser aux bains douches municipaux d'AUDIERNE.

Surtout depuis les fins des bains de mer, il flottait dans les chambres des nuées d'effluves surettes... La douche hebdomadaire, sans offenser personne, c'était pas du luxe, c'était pas un truc d'adultes manigancé contre les mômes. C'est pas le château breton qui a inspiré Charles TRENET : « le beau débit de l'eau, Loquéran, il connaissait pas ». Les petites affaires de la propreté, des laveries et leurs cortèges de simulacres, il fallait aller les manigancer dehors, à la citerne qu'alimentaient les corvées d'eau. Les lavabos en batterie ne pleuraient que de l'eau froide ; même quand ils gesticulaient des ablutions courageuses pour épater les filles, les enfants ne faisaient jamais que des toilettes de chats frileux.

La joyeuse déambulation des petits parisiens, vers les bains douches municipaux, outre que c'était bon pour la réputation de la communauté, c'était aussi exemplaire pour l'enfance locale, quoique peu suivi ; c'était pas pour dire, mais certains petits bretons...

Le dimanche apportant son lot de suppléments de joies simples : un soupçon de grasse matinée, un croissant au petit déjeuner, un gâteau en dessert à midi, une veillée joyeuse le soir.



Pour beaucoup, pour toutes celles et ceux dont les parents avaient coché la case «oui» pour la messe sur le questionnaire d'inscription, il y avait obligation de se rendre à l'église avec son imperméable du dimanche. A l'approche du clocher, Messieurs BASILLE et GUYARD, qui avaient des points de délicatesse avec la calotte, laissaient la gouvernance de la troupe à leurs épouses et allaient faire leurs stoïques au café voisin, où ils étaient accueillis en bout de zinc par un joyeux groupe de sceptiques autochtones.

Pendant ce temps, les petits mécréants restés au Château, en nettoyaient les abords ou s'activaient aux cuisines et n'avaient aucune raison de s'en plaindre...

Ainsi passèrent les jours, les semaines, les mois...

Les enfants virent passer au-dessus du Château, les nuages de l'automne, de l'hiver, du printemps et ceux du début de l'été ; le temps de la « drôle de guerre », celui de la débâcle de mai-juin 1940 et ses premières funestes conséquences : l'occupation allemande.

Jamais le mental de ces petits solides ne s'effritera ; leur vitalité juvénile, leur résignation joyeuse forceront le respect. Il se pourrait bien que beaucoup aient instinctivement compris qu'ils vivaient la première vraie aventure de leur existence.

15 juillet 1940, depuis deux jours, tous les enfants de



France étaient entrés en grandes vacances bien moroses puisque les pavés du pays résonnaient du martèlement têtus des bottes de l'occupant allemand.

En bout de Bretagne, les petits réfugiés du Château de Loquéran étaient en grandes interrogations méningées et piétinaient leur impatience lorsque Monsieur BASILLE les rassembla pour leur communiquer une grande nouvelle.

Loquéran, château allemand

Monsieur BASILLE, rescapé de 14-18, à croire qu'il n'avait jamais été totalement démobilisé après l'Armistice, portait des guêtres en permanence, ce qui le faisait un dirlo très martial ; il prononçait aussi : « les Allemands » d'une telle manière que l'on sentait bien qu'il n'aurait pas volontiers partagé son goûter avec eux.

A compter du 17 juillet 1940, le Château de Loquéran, réquisitionné, devait devenir le siège de la Kommandantur locale : il fallait déguerpir et promptement.

Pendant son annonce aux enfants, il avait les pupilles violacées, Monsieur BASILLE et ça n'a pas semblé incongru qu'il grommelle, entre deux volutes de son inusable cigarette : « Il va falloir laisser la place aux Uhlans ! ... ».



M. Basille



Ainsi donc la soldatesque allemande avait réussi à débusquer les petits Cristoliens ! Sûr qu'il n'était pas question de résister et guerroyer avec une quarantaine de drôlets malhabiles au lance-pierres et un encadrement d'un autre âge, majoritairement juponné et corsagé de manches gigot... Encore que... encore que...

La veille de l'arrivée annoncée des Allemands, il y eut comme un frémissement de velléité de faire quelque chose. Faut dire que les boches, dans l'imaginaire des enfants, bien entretenu par les ballets cafardeux des bouches à oreilles de certains adultes, ça tintinnabulait dans les cabochons, sarabande de bien barbares, pas fréquentables, malfaisants, salopiots sauvages, engeance de farouches...

Monsieur GUYARD, un authentique ancien de Verdun et crapahuteur armé sur la Voie Sacrée mit tant le feu avec ses réminiscences d'horrible, que la communauté vira panique et qu'il fut décidé d'aller chercher nuitamment refuge dans les bois d'alentour.

Nonobstant l'état de guerre, pour les enfants emmêlés dans leurs couvertures, cela tourna à une très belle nuit d'été à la belle étoile et, en retrouvant le château au petit matin pour le petit déjeuner, quand même..., les jeunes guerriers conclurent, unanimement, à la belle réussite du dernier grand jeu de leurs grandes vacances à rallonges !...





Retrouvailles

Restait l'essentiel : la grande nouvelle qui fit se lever dans l'instant une volée d'étourneaux : sus aux paquetages, sus à l'autocar pour DOUARNENEZ, sus au train jusqu'à Montparnasse, sus au clocher de l'Eglise Saint-Christophe, sus à la place de la Mairie où l'arrivée de l'autocar déclencha une tonitruante clameur de retrouvailles.

Les mamans harponnèrent leurs petits, les bisèrent, le cœur à la chamade, s'en firent des crampons de poitrine pour se les bercer et les papas se mirent à l'unisson, oublieux des règles que la pudeur de l'époque imposait aux épanchements en public.

En dépit des lourdes préoccupations liées à la fulgurante défaite et à l'occupation allemande, Monsieur le Maire et le Conseil Municipal avaient organisé une réception dans la salle des mariages de la Mairie. Le retour des petits Bretons donna lieu à une mémorable surchauffe de liesse qui s'éteignit juste avant la survenue de la tombée de la nuit. C'était le 17 juillet 1940, l'occupant allemand n'avait pas encore décrété de couvre-feu mais chacun se hâta d'aller chavirer son bonheur dans la maison familiale : les nuits en temps de guerre, elles n'ont pas bonne réputation.

Place de la Mairie

Photo :

Archives municipales

Christian BAUMGARTH

Photos de l'article :

Famille Baumgarth



La petite fille à la poupée c'est moi !

*A la lecture d'un extrait
de ce récit, paru dans
« Vivre ensemble »,
une ancienne
Cristolienne,
qui faisait partie
de ce groupe d'enfants,
a retrouvé bien
des souvenirs
qu'elle nous fait
partager.*

Sur la photo de famille, Noël 1939, la petite fille à la poupée c'est moi. Cette photo je la connais, je la possède parmi tant d'autres, mais il y avait bien longtemps que je ne m'y étais attardée. J'ai oublié bien des noms, j'ai reconnu quelques visages, j'ai revu ce Noël 1939 étonnamment présent dans ma mémoire et pourtant si lointain.



Audierne, Noël 1939
Photo :
Famille Baumgarth

Mon père, alors sur la ligne Maginot, l'incontournable ligne en laquelle il croyait tant, comme tant d'autres à cette époque, mon père avait obtenu une permission pour Noël, quelle joie pour la petite fille que j'étais et pour ma mère !





Il avait quitté la colonie en août, rappelé avant la mobilisation générale en tant que militaire de carrière. Il était moniteur à l'école de Joinville qui deviendra après la guerre le Bataillon de Joinville.

Sur la photo, Madame LECHAT est seule, son mari, le « Père LECHAT » comme tout le monde l'appelait, n'avait pas obtenu de permission. Il viendra plus tard. Ce Noël, ce Noël de guerre, ne fut pas triste, un grand sapin décorait le réfectoire où nous prenions nos repas, il y eut un menu amélioré et nous avons même dansé au son d'un vieux phonographe.

Madame BASILE assumait le rôle d'intendante, c'était une maîtresse femme, maîtrisant avec énergie une situation difficile car faire vivre une quarantaine de gosses en cette année difficile relevait de l'exploit.

Dans le château, il n'y avait ni eau potable, ni chauffage, ni électricité. Des loupottes à huile éclairaient faiblement le grand escalier. L'eau potable, il fallait aller la chercher à la source, les « grands », 13 ans-14 ans, armés de brocs se chargeaient de cette corvée. Le linge, il fallait le porter au lavoir tout proche où de rudes Bretonnes le lavaient.

Durant l'hiver, les enfants PENNAMEN, enfants du gardien du château, eurent la diphtérie, il fallait préserver les petits Cristoliens de la maladie. Gargarismes en

*Lucien Lechat
dit « Le Père Lechat »
Images extraites
d'un film amateur*



chœur et eau de javel à tous les étages ! l'un des jeunes PENNAMEN mourut, nous le connaissions tous, il n'y eut aucun malade chez les colons.

L'école, bien sûr, nous y sommes allés. Nos copains les petits Bretons, à notre profonde stupéfaction, laissaient dans le couloir sous leur cape de drap rude, leur paire de sabots et entraient en chaussons dans la salle de classe. Nous, les petits Parisiens, nous portions de bonnes vraies galoches, port exigé pour tous, par Madame BASILLE, nous n'avions dans nos bagages que des sandales d'été.

Je pourrais inlassablement vous raconter Audierne. Tenez, une dernière anecdote : en juin 1940, l'arrivée des Allemands étant imminente, et le château paraissant une cible privilégiée, il fut décidé d'évacuer les lieux et de se retrancher dans les bois (Monsieur GUYARD avait fait Verdun).

Enroulés dans des couvertures, nous avons passé une nuit à la belle étoile. Quelle aventure ! Et le lendemain, comme rien ne s'était passé, nous sommes rentrés...

Quelques jours plus tard, les Allemands arrivaient, s'installaient au château, entreprenaient les travaux nécessaires « d'amélioration de l'habitat », comme on dirait maintenant, puis nous embarquaient dans leurs camions jusqu'à la gare de Quimper. C'est ainsi que s'acheva la « colo de la drôle de guerre ».

Pour ma part, j'ai quitté Créteil en 1993 pour une retraite paisible dans le Sud-Ouest, mais c'est à Créteil que j'ai vécu de 1943 à 1993.

Madame MALAVAL Francine, née DESMONT



En flânant dans la Grande Rue...

Cœur historique du village de Créteil, la rue du Général Leclerc, autrefois appelée la « Grande Rue » avec toutes ses boutiques, recèle bien des souvenirs cristoliens. Guy et Michelle BEAUCOUDRAY l'ont parcourue, pour en recenser tous les commerces, parmi lesquels figurent de nombreux restaurants et cafés, sans compter de multiples agences bancaires, immobilières et compagnies d'assurance. Ils en évoquent le passé.

*Photo :
Archives municipales*





Photos :
Archives municipales

« Dans cette rue, circulait le tramway, la ligne CRETEIL/PARIS-LOUVRE. Le terminus était situé face au monument Lacharrière. Installé à la jonction de la rue du Général Leclerc et de la rue Pierre Brossolette, le monument Lacharrière fut édifié, par souscription nationale, « à la mémoire du Général de Lacharrière et des soldats français tués au combat du Mont-Mesly le 3 novembre 1870 ».

Cette ligne de tramway (traction à cheval de 1896 à 1902, puis à vapeur, et électrique à partir de 1913) survécut jusqu'en 1938, la S.T.C.R.P. (future R.A.T.P.) ayant opté progressivement pour l'autobus...

Dans la première partie de la rue, située à partir du carrefour de l'église, les habitations sont anciennes et datent du 19^{ème} siècle, voire fin 18^{ème} dans certaines cours intérieures du côté pair.

Aux numéros 48 et 50, deux immeubles typiques de l'architecture du 19^{ème} siècle.

Sur la place Dunant, la « Maison du Combattant », ancienne mairie de 1874 à 1974, après son rachat par la commune en 1873, qui illustre l'aspect de certaines grandes demeures bourgeoises du 19^{ème} siècle.

Les constructions sont ensuite plus récentes...

Guy et Michelle BEAUCOUDRAY



La fontaine, près du chemin vert ...



*Septembre 1980,
pose des panneaux
anti-bruits
le long de l'autoroute
passant sur le terrain
de sa grand-mère*

En 1932, nous habitons au 5, rue Nouvelle chez mes grands-parents. Devant notre maison et aux alentours, il y avait des maraîchers, MARIAU, DONDAINE, BURGÈRE, pour ceux dont je me souviens. Plus loin au bout de la rue du chemin de Mesly, les sablières Albia, et des jardins familiaux dont trois oncles et mes parents ont bénéficié. Maintenant l'autoroute passe sur notre terrain. Depuis l'église jusqu'au carrefour Pompadour, des champs de blé ou de pommes

de terre appartenant à Monsieur PRIEUR. Pendant la guerre, nous allions glaner après la récolte, pendant ces jours de restriction. Ma grand-mère élevait des poules et des lapins. Nous allions couper de l'herbe avec sa faucille et après, le marchand passait acheter les peaux de lapin. Il y avait le crémier, le marchand de journaux, l'affûteur de couteaux, le livreur de charbon.





Puis les matelassières qui refaisaient les matelas de laine sur le trottoir ou dans les cours.

Les soirs d'été, nous prenions le temps d'aller faire un tour jusqu'aux deux peupliers, ou dans notre jardin pour arracher nos légumes et fruits, cela sentait bon. Pas trop de voitures, pas de télévision.

Au coin de la rue du Chemin Vert, une fontaine où en revenant de l'école, je tournais la manivelle pour me rafraîchir.

A la place de l'hôpital H. Mondor, un champ plein de marguerites. Quel bon temps !

*La grand-mère
de Mme Petit
dans la rue Nouvelle,
au fond,
l'hôpital H. Mondor*

Madame Simone PETIT

Photos :
Simone Petit



Hommage à Claude NOUGARO

*Dépliant saison 81/82
Maison des Arts
(Archives municipales)*



Paul OLIVIERI nous entraîne à travers les chansons de Claude NOUGARO, pour un hommage entre jazz et java.

« Créteil se raconte » et se souvient...

Peut-être vous souvenez-vous du passage d'un petit bonhomme à la Maison des Arts de Créteil, un grand artiste, poète culbuteur de mots, troubadour occitan et jazzman. C'était en 1981. Vous avez reconnu Claude Nougaro. Je tenais à lui rendre hommage. Hommage à son talent, si particulier, mélange d'accents et de couleurs grâce auxquels j'ai personnellement aimé et visité Toulouse sans m'y être jamais rendu, perçu la force de l'impétueuse Garonne et la fierté occitane. Tout près du lac.



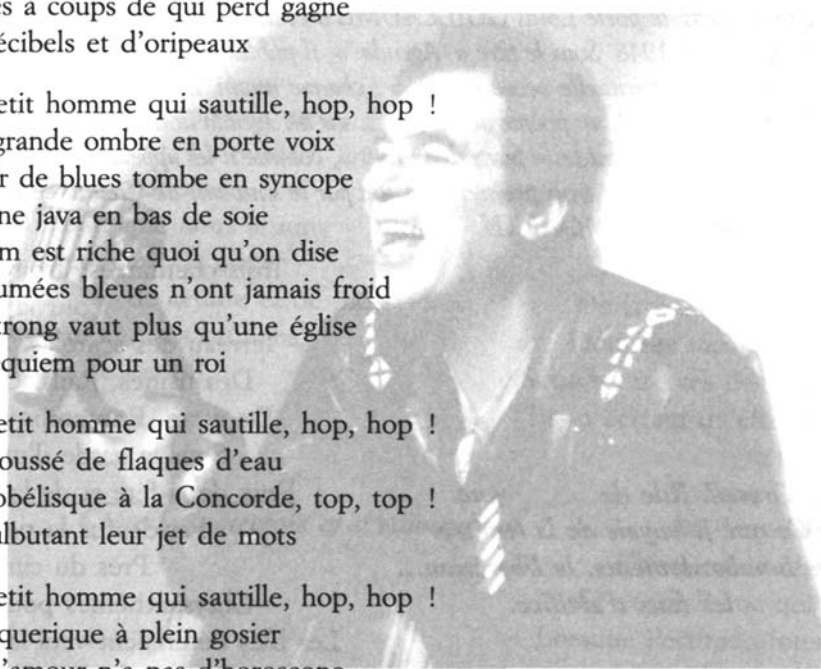
NOUGARO à la Maison des Arts de Créteil

Un petit homme qui sautille, hop, hop !
Dans la lumière d'un rai d'esprit
Coups de cymbales se télescopent
Il cogne, il cogne, le gong c'est lui !
Ce feu follet de la castagne
Qui frappe fort au cœur des mots
Lancés à coups de qui perd gagne
De décibels et d'oripeaux

Un petit homme qui sautille, hop, hop !
Une grande ombre en porte voix
Un air de blues tombe en syncope
Sur une java en bas de soie
Harlem est riche quoi qu'on dise
Les fumées bleues n'ont jamais froid
Armstrong vaut plus qu'une église
Un requiem pour un roi

Un petit homme qui sautille, hop, hop !
Eclaboussé de flaques d'eau
De l'obélisque à la Concorde, top, top !
En culbutant leur jet de mots

Un petit homme qui sautille, hop, hop !
Et coquerique à plein gosier
Que l'amour n'a pas d'horoscope
Hormis la danse du sorcier
Danse, danse génial nabot
Trompettes et renommée n'ont pas la même école
Rechante-nous encore l'ivrogne Roméo
La roche tarpéienne est près du Capitole



*Le journal
Maison des Arts
avril/mai 1991
(Archives municipales)*

Paul OLIVIERI



Louis GUILLAUME

à Créteil

Né en 1907 à Paris, le poète Louis GUILLAUME a vécu et travaillé, comme instituteur, à Créteil, de 1914 à 1948. Sous le titre « Agenda », il publia le récit d'une extraordinaire aventure poétique et spirituelle vécue en 1966 : chaque matin, du 1^{er} janvier au 30 juin 1966, il note, à son réveil, un poème de 18 lignes, sur un agenda dont chaque page compte également 18 lignes. Ce sont les « fruits de la nuit », comme il les appelait.

Extrait de ce recueil, voici trois poèmes marqués par le souvenir de Créteil, choisis pour nous par Christian BAUMGARTH.

*Créteil. Rue de Bourgogne.
Ce que je voyais de la fenêtre.
Les bombardements, la libération...
les feux d'artifice.*

Trois cheminées. Trois fouets
Sur la plaine.
Terreau des scaroles. Scories
Des usines. Rails. Cloches
De verre. Printemps de lilas
Sous la garde d'un loup.
Feux de la fête et de la guerre
Par-dessus la palissade
Près du cimetière.
Chrysanthèmes pour tous.
Les blés déferlaient vers la route.
Engrais de fer et de sang
Devenu ciment. Les platanes
S'allongent comme des morts
Dans le couchant.
Alerte sans fin.
L'ombre des ailes
Est restée sur les toits.



Croix de lumière semées
 Par les volets sur le mur.
 Haie de flammes
 Montant vers la cime.
 Afflux de joie partagée
 Et de sang solitaire.
 Le soleil marquait notre chair.
 Le silence du printemps
 Chantait dans la pénombre
 Où nous flottions
 Le cœur battant comme la mer.
 Les feux veillaient. La mort
 Était fidèle et patiente.
 Elle attendait que nous jetions
 Dans l'incendie de la glace
 Notre poignée de cendre et de mots.
 Sans rien dire, nous brûlions,
 Sentinelles de l'oubli.

*Créteil. Soleil d'avril traversant les
volets de notre chambre.*

Es-tu sûr de douter
 De ce que tu touches ?
 Pourquoi mentiraient tes doigts ?
 Ce noir ciment est aussi vrai
 Que les cités neuves
 De la banlieue de tes rêves
 Dont les racines serpentent
 Sous les tresses des cheminées.
 Es-tu certain qu'elle est fausse
 La vie que tu renies ?
 Et si ton sang dictait
 Au fleuve des nuits
 L'histoire de ses reflets,
 Si c'était le roc qui pensait
 Lorsque l'écume t'interroge ?
 La machine qui te broie
 N'a besoin que du présent
 Quand tout est déjà passé.

Créteil d'autrefois et d'aujourd'hui.

*Poèmes extraits du recueil « Agenda, 1966 » publié en 1996
 dans la collection « L'arbre à paroles »,
 par les éditions de la Maison de la Poésie d'Amay (Belgique),
 et reproduits avec l'aimable autorisation de l'éditeur.*



Promenade au Buisson

Après avoir fait revivre le quartier du Buisson dans les années 1940 (*Créteil se raconte*, n° 7), Andrée GLASSON poursuit son évocation nostalgique.

Bien au-delà des rêves
Par delà l'impossible
Les regrets se jettent
Comme des fleurs
A peine écloses
Et déjà fanées

78. CRÉTEIL - Rue Allary

J'ai refait mille fois
Sur un sentier tout vert
Eclatant de lumière
Le quartier du Buisson
Où enfants nous nous ébattions

1. Créteil. - L'Eglise

Alors est apparu
Créteil, notre Créteil
Avec sa vieille église
Ses chemins entrelacés
Son couvent, ses jardins
Fleuris et son passé
Odorant encore
De sa beauté

Photos :

Archives municipales

Andrée GLASSON



Les aventures du colombier

Construit à la fin du 14^{ème} siècle, le colombier de Créteil, situé Villa du Petit-Parc, est aujourd'hui le seul de ce type en Ile-de-France, et le seul de son époque pour le Nord de la France.

Au Moyen-Age, la construction d'un colombier n'était pas anodine puisque seuls les seigneurs avaient le droit d'en posséder un et disposaient ainsi du « droit de colombage ». Les pigeons et colomes qui y étaient élevés étaient destinés soit à être consommés, soit à transmettre des messages. La construction d'un colombier se faisait dans la cour de la propriété, à distance d'un point d'eau. Sa couleur intérieure et extérieure était blanche, couleur appréciée des pigeons.

Le colombier de Créteil mesure 10 mètres de haut, 15 avec la toiture. Il a été édifié avec des pierres extraites des carrières de Créteil. Il comporte une pièce basse et une pièce haute. Un petit escalier de 8 marches aménagé dans l'épaisseur du mur permet d'accéder à la pièce haute, réservée aux pigeons. Tout le tour du mur de la salle haute comporte des





boulines, sorte de niches creusées dans le mur à l'aide d'un moule, et destinées à abriter les pigeons. Les 25 rangées de 60 boulines chacune permettaient d'accueillir 1 500 couples de pigeons, qui entraient et sortaient par la fenêtre haute. Une échelle fixée sur une poutre pivotante permettait au fermier de grimper jusqu'en haut du colombier et de faire le tour des boulines pour en dénicher les pigeonneaux.

A sa construction, vers la fin du 14^{ème} siècle, le colombier fait partie du manoir de la rue du Mèche, qui appartient à Miles Baillet, trésorier du roi de France. A l'époque, Créteil compte une soixantaine de maisons, avec des jardins potagers, des vignes et des arbres fruitiers. La majeure partie du village appartient alors aux chanoines de Notre-Dame. Vers la fin du 17^{ème} siècle, il est rattaché à l'une des fermes de l'Hôtel-Dieu (nom donné à l'hôpital principal de certaines villes), puis, après la Révolution, il est régi par l'Assistance Publique (héritière de l'Hôtel-Dieu) qui le cède à son fermier en 1867. En 1941, il perd sa toiture d'origine. En raison d'un projet de construction d'une piscine et d'un

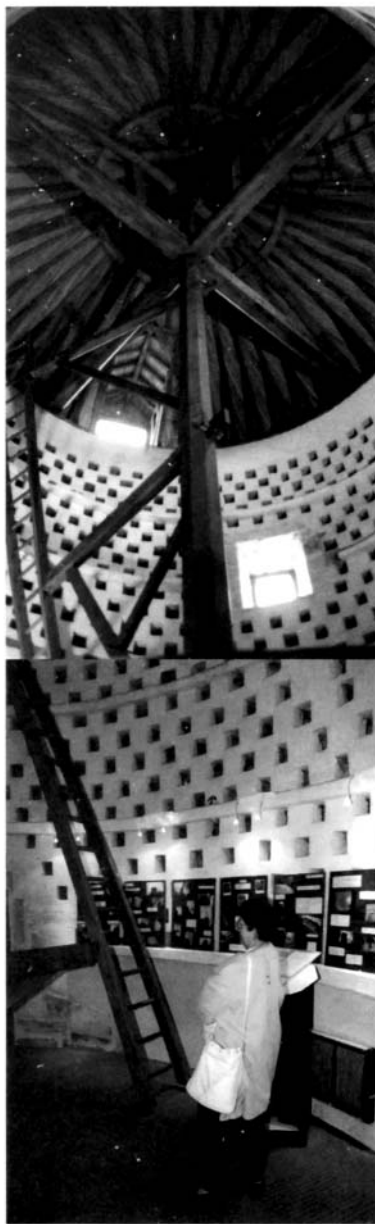


*Photos du colombier :
Vivre Ensemble,
Laëtitia Doutré,
Michel Escuriol
et Jean-Michel Moglia*

immeuble, il est déplacé de 45 mètres fin 1971-début 1972. Il est entouré d'un anneau de béton à sa base, et placé sur vérins hydrauliques pour son transport. Il est inscrit à l'inventaire national des Monuments Historiques en avril 1972. De 1980 à 1987, il est restauré sur des plans reconstitués à partir des dessins de Viollet-Le Duc, avec l'aide des élèves du lycée Mansart de Saint-Maur, pour la charpente et la menuiserie, et du lycée Curial de Paris pour la couverture. Quelques dix mille tuiles de Bourgogne vont ainsi lui rendre son aspect d'antan. Pierre Conroux, architecte, dirige l'opération, sous l'égide de la Société d'histoire et d'archéologie des Amis de Créteil.

Depuis sa restauration, le colombier est fermé aux pigeons, mais ouvert au public, à l'initiative de l'association des Amis de Créteil qui y présente, le premier dimanche de chaque mois, une animation différente sur un aspect du patrimoine de la ville.

Aperçu historique réalisé d'après les recherches de Mme Madeleine Jürgens, Présidente de la société d'histoire et d'archéologie « Les Amis de Créteil ».



La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération « Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000, en collaboration avec de nombreux partenaires.

*« Créteil se raconte » remercie chaleureusement toutes celles et ceux qui ont bien voulu apporter leurs témoignages, en particulier
Christian Baumgarth, Michelle & Guy Beaucaudray,
Michel Cartier, Pierre Conroux, Andrée Glasson,
Madeleine Jürgens, Francine Malaval, Paul Olivieri,
Simone Petit, Francis Tessa et la Maison de la Poésie d'Amay,
Françoise Wyss
pour leur collaboration à ce numéro,
et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil.*

*Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous souhaitez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...*

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville
Place Salvador Allende
94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 41 94 29 14
Téléphone : 01 41 94 29 10
Fax : 01 41 94 29 00
E-mail : culture@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :
22, rue de Mesly
94000 Créteil
Téléphone : 01 42 07 52 52
Fax : 01 42 07 52 29
E-mail :
bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr



Réalisation :

Direction de la Culture

Rédaction :

Christiane Bélert

Mise en page et Impression :

 **Imprimerie Municipale**